

LES MAÇONS DE LA CREUSE EN BOURGOGNE

Paul Berthier

Le Limousin fut durant plusieurs siècles une terre de migration saisonnière. Selon les régions et selon les corps de métiers pratiqués : scieur de long, bûcheron, cardeur, chanvreur, charpentier, maçon... la migration avait lieu à des saisons différentes et aussi dans des directions différentes. Les Creusois, reconnus pour leur aptitude à tailler le granit, mettaient en valeur leurs qualités de maçon, de tailleur de pierre. L'ampleur de leur migration a donné naissance à une identité et une renommée du savoir-faire, celles du "Maçon de la Creuse".

LE MOUVEMENT MIGRATOIRE DES MAÇONS CREUSOIS

Son origine, son apogée, son déclin

La migration saisonnière des maçons creusois nous est expliquée, dès 1698, par l'intendant Jacques Le Vayer dans son *Mémoire de la généralité de Moulins*. À propos de la population de la Haute Marche et du pays de Combrailles, régions qui formèrent à la Révolution la majorité du département de la Creuse, il écrit : « Comme ces pays sont mauvais et peu habitables, les habitants ont recours à l'industrie pour vivre. Presque tous ceux qui sont en état de travailler quittent leur pays au mois de mars et vont en Espagne et dans toutes les provinces de ce royaume, les uns comme manœuvres maçons, les autres comme scieurs de bois au long et coupeurs de

blé. [...] Ils reviennent à la fin de novembre et rapportent tout l'argent qu'ils ont gagné. [...] On prétend qu'il en sort tous les ans près de 6 000 hommes et que leur industrie seule met cette province en état de soutenir les charges publiques¹. » À la médiocrité des terres agricoles vient

s'ajouter, pour ces deux régions, un morcellement des biens en petites propriétés qui obligent les cultivateurs à exercer un second métier pour nourrir leur famille. Quant à l'époque où cette migration saisonnière commença à se développer, les avis sont beaucoup plus nuancés. Cer-

tains évoquent comme origine la construction de la digue de La Rochelle par Richelieu au début du XVII^e siècle, travaux pour lesquels de nombreux Creusois furent enrôlés. Mais des documents plus anciens indiquent la présence de maçons limousins dans la région parisienne : Saint-



Carte ancienne de l'archiprêtré de Combrailles dans le diocèse de Limoges, région d'origine de la grande majorité des maçons creusois migrant en Bourgogne.



*Le maçon creusois migrant.
Almanach du franc et bon maçon,
1897.*

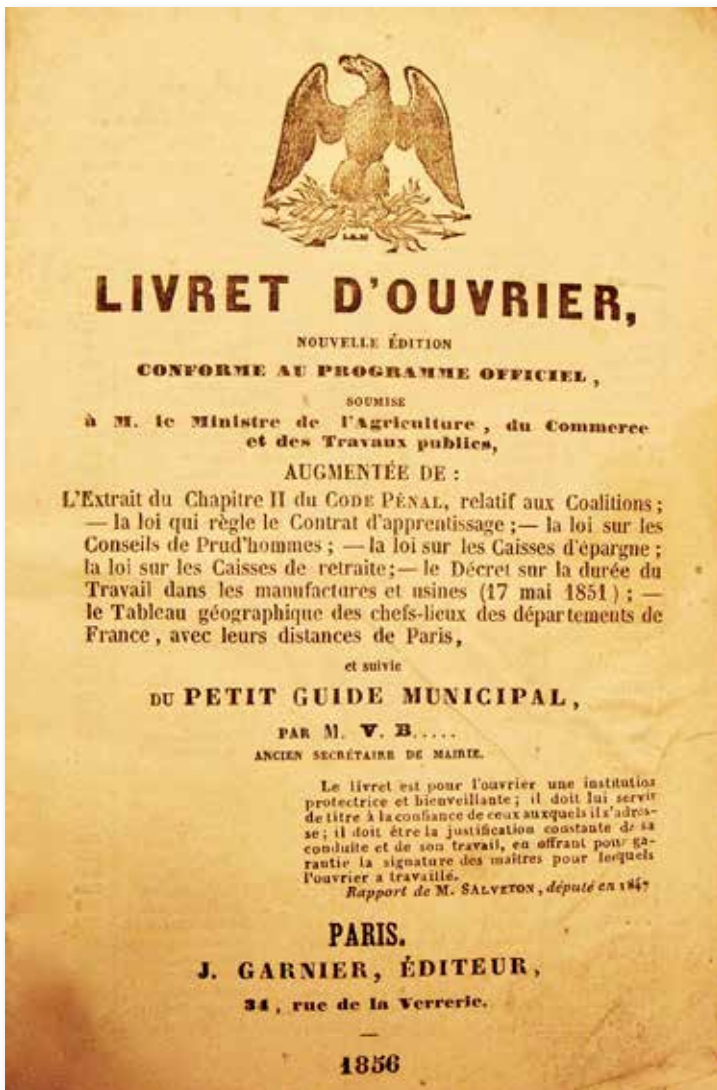
Ouen, Issy, Cachan... dès le XV^e siècle et même avant. Des habitants de la Marche étaient présents sur le chantier de construction de la basilique Saint-Denis au XIII^e siècle.

L'apogée de l'histoire des maçons de la Creuse se situe au XIX^e siècle. À Paris, ils constituent la cheville ouvrière des chantiers haussmanniens et de la construction des grands monuments. À Lyon, ils participent au développement de tout le tissu urbain. Dans toute la France, ils fournissent la main-d'œuvre principale des ouvrages d'art lors de la création des canaux et des lignes de chemin de fer. Les statistiques du nombre de maçons creusois migrants donnent pour cette période entre 35 et 45 000 hommes.

Sur la fin du XIX^e siècle, le mouvement déclinera assez rapidement



*Le goujat et son oiseau. Extrait d'une miniature des
Grandes chroniques de France (XV^e siècle).*



Couverture d'un livret d'ouvrier. Archives privées.

pour cesser au début du XX^e siècle. Ces pratiques migratoires participent à l'exode rural des campagnes du fait de l'attrait de la vie à la ville. En même temps, les techniques de constructions évoluent et une autre main-d'œuvre arrive de l'étranger.

Les conditions de la migration

Les maçons quittent leurs villages et leurs familles à la fin de l'hiver, d'ordinaire en mars. Le retour au pays a lieu à la fin de l'automne, normalement à la Saint-André. Mais bon nombre de maçons partent pour plusieurs années sans revenir dans leur foyer. Les villages creusois où les maçons migrants sont nombreux sont faciles à identifier à l'aide de l'état-civil. Ils ont tous en commun la période des mariages qui se situe en février et celle des naissances en septembre. De même, les minutes notariales sont importantes de janvier à mars.

En général, dans une famille de maçons, les garçons accompagnent leur père dès l'âge de 14 ans. Pendant l'absence du mari, c'est l'épouse, aidée des

vieillards et des enfants restés au foyer, qui assume les travaux agricoles et gère la vie quotidienne.

Durant le XIX^e siècle, selon l'arrêté du 9 frimaire an XII, « tout ouvrier travaillant en qualité de compagnon ou garçon devra se pourvoir d'un livret ». Ce livret d'ouvrier, obligatoire jusqu'en 1890, était destiné en principe à lutter contre le vagabondage. Il était signé par le maire de la commune d'origine, puis par celui du lieu de destination ainsi que par le patron chez lequel travaillait l'ouvrier migrant. Pour l'ouvrier, ce livret était aussi considéré comme son brevet de capacité, l'équivalent des diplômes obtenus. C'est un document riche en renseignements car il permet de suivre l'itinéraire et la carrière d'un ouvrier migrant sur plusieurs années. Malheureusement, ces livrets sont rares, car ils constituaient des documents personnels qui, pour ceux qui existent encore, dorment dans les archives familiales.

Le trajet vers le lieu de travail se fait à pied, par étapes de 50 km environ. Les hommes d'un



Entrée du tunnel de Pouilly-en-Auxois. Photo Service Patrimoine et inventaire – Région Bourgogne.

même village voyagent habituellement ensemble. Le bagage est plus que rudimentaire, quelques vêtements, la truelle et le marteau. Vers la fin du XIX^e siècle, l'arrivée du chemin de fer modifiera pour certains des habitudes séculaires : « Au mois de mars dernier, je m'étais arrêté avec le dernier train du soir dans la petite ville auvergnate d'Auzances [...] La gare était pleine d'une foule bruyante de paysans endimanchés [...] Ce sont les maçons qui partent en ce moment pour Paris et pour Lyon où ils vont travailler dans le bâtiment²... » La gare d'Auzances fut ouverte en 1887, mais nous étions déjà sur le déclin du mouvement migratoire des maçons creusois.

Ceux qui vont dans les villes se font embaucher à leur arrivée, mais souvent ils ont déjà une entente avec un patron sur le lieu de destination. Les journées de travail sont longues, 12 à 13 heures et le travail est dangereux, de nombreux maçons sont victimes d'accidents. Le logement est la plupart du temps sordide. Les jeunes garçons commencent par être « goujats ». Ce sont eux qui sont chargés de préparer le mortier pour le maçon, de le lui monter dans l'oiseau sur l'échafaudage et de l'approvisionner en pierres nécessaires à la construction. Le garçon reste en principe trois ans goujat avant de devenir maçon, puis maître maçon et parfois entrepreneur. De retour au pays, les économies rapportées servent à régler les dettes faites par l'épouse pendant l'absence du mari. Le surplus, s'il en existe, est souvent utilisé pour agrandir la propriété

familiale par l'achat de petites parcelles de terre.

Quand les maçons ont amassé assez d'argent ou lorsqu'ils ne sont plus en mesure d'assumer leur tâche, ils restent au pays où ils redeviennent cultivateurs ou propriétaires. Mais ils sont cependant quelques-uns à partir encore au-delà de 70 ans.

LA BOURGOGNE UNE DESTINATION POUR LES MAÇONS CREUSOIS

Les grandes villes, où le travail abonde comme Paris ou Lyon, sont les destinations privilégiées. Mais les maçons creusois, que l'on retrouve parfois au-delà de nos frontières, se rencontrent sur tout le territoire français et en cela la Bourgogne ne fait pas exception. Elle est même, selon certains auteurs, la troisième destination des maçons creusois originaires pour la grande majorité d'entre eux de l'ancien archiprêtré de Combrailles³.

Dans son étude sur les malades civils admis à l'hôpital de Dijon dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, Christine Lamarre montre que les Marchois forment le plus gros contingent issu de l'immigration, précisant que celle-ci « était fort ancienne et plus pratiquée au XVIII^e qu'au XIX^e siècle⁴ » et que ce groupe est presque exclusivement composé de maçons. Certains d'entre eux atteignent le niveau d'entrepreneur et conduisent des chantiers avec leur équipe. Le 13 février 1777, un entrepreneur de bâtiment habitant Bonnat⁵ « ordinairement dans le comté de Bourgogne se dit sur le point de partir dans peu de jours pour

*Les voilà tous partis,
Pour faire leur campagne,
Ils s'en vont à Paris,
En Bourgogne, en Champagne,
Lyon, Bordeaux, même ailleurs,
Ils ont la main caleuse,
Les maçons de la Creuse*

Jean Petit (1810-1880),
troisième couplet de la chanson
des maçons de la Creuse.

aller reprendre ses travaux au pays de Bourgogne⁶. »

Pendant la construction du canal du Centre de 1783 à 1793, Chagny compte bon nombre d'entrepreneurs. Les maçons, tailleurs de pierre, pionniers et voituriers envahissent la ville et sans doute les alentours. Sur le territoire de Rully en février et mars 1791, 122 maçons travaillent aux murs et écluses du canal. L'hôpital de Chagny accueille les blessés et les malades. La majorité de ces maçons sont creusois, ils viennent de la Combraille et plus spécialement des villages de la région d'Auzances (Compas, Charron, Mars, Sermur...). Lors de l'inhumation d'un maçon, celui-ci est toujours accompagné soit de maçons membres de sa famille, soit de maçons de son village d'origine ; ce qui démontre l'importante colonie creusoise qui travaille dans notre région à cette époque.

De 1826 à 1832, au cours de la construction du tunnel de Pouilly-en-Auxois sur le canal de Bourgogne, l'infirmerie des travaux du point de partage des eaux voit mourir de nombreux ouvriers terrassiers, mineurs ou maçons. Parmi ces derniers, ceux de la région de Guéret et de la Combraille sont les plus nombreux. Quelques années plus tard entre 1846 et 1851, lors de la construction du tunnel ferroviaire de Blaisy en Côte-d'Or sur la ligne de chemin de fer Paris-Lyon, la corporation des maçons est majoritairement creusoise. Ils sont originaires du nord-est d'Aubusson (Chénarailles, Mainsat...) et du canton d'Auzances. La migration familiale y est prépondérante⁷.

LA MIGRATION EN BOURGOGNE RURALE : L'EXEMPLE DU VILLAGE DE RULLY

Si la majorité des maçons creusois se dirige vers les grandes villes ou les grands travaux, une

fraction importante choisit de migrer dans nos petits villages bourguignons.

Le Solitaire, sobriquet d'un maçon creusois, écrit dans ses souvenirs un paragraphe assez flatteur pour les bourguignons, qui peut à lui seul expliquer tout l'intérêt des maçons creusois pour notre région où ils reviennent régulièrement et où beaucoup d'entre eux se fixent définitivement : « Je quittai le Morvan pour aller en Bourgogne, et j'en fus content. On était bien dans ce pays : 1,50 francs par jour, logés, nourris, pas tracassés par le travail. Souvent le patron nous envoyait dans des maisons où on nous nourrissait : nous buvions du vin, de la boisson et nous mangions beaucoup de haricots car les vigneronniers en faisaient beaucoup. Le pain, de pur froment, était parfait. Dans la saison des fruits on nous en offrait : pêches, raisins, à pleines corbeilles. Tous les propriétaires avaient un alambic et distillaient la grappe de leurs raisins ; aussi chaque matin, on buvait une goutte de cette bonne eau-de-vie blanche. Et quand le maçon, après sa journée, voulait aider les vigneronniers à fouler le vin, ils lui donnaient un litre d'eau-de-vie. S'il leur demandait une bouteille, ils lui en donnaient deux ; il en roulait une dans son sac et l'emportait au pays pour régaler les voisins. J'ai travaillé à Mâcon, Chalon, Autun [...] j'ai gardé le meilleur souvenir de la Bourgogne, et plusieurs de mes camarades y firent venir leurs femmes et s'y fixèrent⁸. »

Les registres paroissiaux, puis l'état-civil de Rully complété par les recensements de la population à partir de 1836, sont les rares archives qui nous renseignent sur cette migration et nous permettent de remonter aux lieux d'origine des migrants. Les maçons creusois recensés à Rully sous l'Ancien Régime sont en majeure partie issus de l'archiprêtré de Combrailles dans le diocèse de Limoges. Après la Révolution, ils sont plus précisément originaires de la région d'Auzances dans le département de la Creuse. Hélas, rares sont les documents qui nous ren-



Les murs qui clôturent les vignes doivent certainement beaucoup aux maçons creusois. Photo de l'auteur.

seignent sur les travaux réalisés par ces maçons.

Les premiers Creusois à Rully aux XVII^e et XVIII^e siècles

Il faut attendre 1676, pour que les professions apparaissent dans les registres paroissiaux. Après cette date, celles-ci figurent généralement dans les actes, accompagnées du lieu d'origine de la personne concernée. Dès cette époque, la migration de maçons creusois est importante. Notre premier maçon creusois connu, « Antoine Foritoux, compagnon maçon du pays de Limoges, mort chez Étienne Lavaux aussi maçon », est inhumé dans le cimetière de Rully le 13 décembre 1678. À la lecture de l'acte, on en déduit qu'il est célibataire, logé chez un maçon qui doit être son patron et que, vue la date du décès, ce n'est pas un migrant qui rentre dans son pays tous les ans.

Le 3 mai 1689, « Léonard Vachey, maçon, veuf de Judith Boiret de la paroisse de Mercurey, fils de Pierre Vachey manouvrier du village de Clerveau⁹ du pays de la Marche proche Limoges » épouse en secondes noces à Rully, Étienne Muthélet fille de vigneron, et s'installe au pays. Depuis son premier mariage en 1675, Léonard Vachey vivait et travaillait à Mercurey où naquirent ses enfants. Il n'y était pas le seul maçon creusois car en 1681 et 1682, les frères Vaury, maçon et maître maçon du pays de Limoges, épousent des jeunes filles de Mercurey. En 1686, c'est Pierre Jouilleton, maçon de 22 ans originaire « du village de Glaudeix, paroisse de Bonnat

de l'évêché de Limoges », qui est enterré dans le cimetière de Mercurey en présence de deux de ses oncles maîtres maçons et d'Étienne Petitjean aussi maître maçon, tous de la paroisse du défunt.

Nous retrouvons les maçons de la Creuse en 1727, avec le décès de « Paul Courtinat, compagnon maçon, travaillant depuis plusieurs années dans la paroisse de Rully, originaire de la paroisse de Saint-Julien (-le-Châtel) dans la Marche, âgé d'environ 25 ans ». Il est enterré dans le cimetière de Rully « en présence de Léonard Lionet son maître maçon, [...] de Pierre André, boucher de Rully chez qui il logeait et d'Étienne Paccault maçon à Rully [pour lequel il travaillait] ».

Les différentes sépultures nous renseignent sur les âges extrêmes auxquels travaillaient les maçons creusois. En 1760, « François Moreau, fils d'Antoine Moreau laboureur [...] dans la Marche, mort de la veille, âgé d'environ 15 ans, a été enterré dans le cimetière de la paroisse de Rully où il travaillait depuis quelques jours en présence de Pierre Querret ». Puis en 1771, on enterre « Gaspard Richard, garçon maçon de la Basse-Marche, âgé de 75 ans en présence d'Étienne Pacault ».

Les installations à Rully de maçons creusois par mariage sont nombreuses. Ceux-ci deviennent alors un point de chute privilégié pour les maçons de leur famille ou de leur village d'origine. En 1761, Pierre Querret, rencontré aux funérailles de François Moreau, « demeurant à Rully depuis une dizaine d'années où



Autre style de mur. Photo de l'auteur.

il fait le métier de maçon, fils de Raymond Querret laboureur au village de Sanegrand, paroisse de Saint-Silvain en la Marche, diocèse de Limoges », épouse la veuve d'un vigneron. François et Pierre, frères du marié, sont présents. En 1780, Jean Lacombe « demeurant à Rully, fils d'Antoine Lacombe de Mainsat en Combrailles » se marie avec la fille d'un vigneron de Beaune. Ses frères Henry et François ainsi que son cousin Joseph Lacombe sont présents. Ce dernier, originaire de Bussière-la-Vieille, paroisse voisine de Mainsat, avait précédé Jean Lacombe en Bourgogne car il s'était marié

en 1765, à Jambles où il était maçon. En 1788, c'est un autre maître maçon Simon Beslière, originaire de Saint-Pardoux-la-Serre au diocèse de Limoges, qui se marie à Rully, son frère Léonard Beslière est présent à la cérémonie. En 1790, décède François Malard, maître maçon de 65 ans qui loge chez Jean Lacombe. François Malard était déjà présent en 1784, à Chagny, aux obsèques d'un jeune maçon Léonard Pati « natif du bourg de Lussat élection de Moulins, diocèse de Limoges, travaillant à Chagny sous les ordres d'Antoine Duranton entrepreneur » à la construction du canal du Centre.



Le mur sud de l'église avec son alignement de contreforts montre la qualité du travail. Photo de l'auteur.

Le XIX^e siècle jusqu'en 1865

La construction du canal du centre étant achevée, le bâtiment semble connaître un léger déclin au début du XIX^e siècle. Lorsque Jean Lacombe décède en 1826, son fils Claude a laissé la truelle pour le métier de marchand et son petit-fils exerce le métier de tonnelier. Les descendants des maçons creusois installés dans le village abandonnent assez rapidement la profession de maçon pour adopter les métiers locaux. Mais il continue d'arriver d'autres maçons creusois qui se marient et s'installent à Rully. En 1802, c'est François Saintrapt né dans la Creuse, canton de Bellegarde, et en l'an XI, Michel Bournot âgé de 25 ans, originaire de la commune de Charensat aux confins du Puy-de-Dôme et de la Creuse. En 1828, Michel Depoux, né en 1789 à Bussière-Nouvelle village du canton d'Auzances, s'établit à Rully après avoir épousé en 1827, à Mercurey, une fille de Michel Piron maçon à Mercurey originaire de Compas dans la Creuse. Un de ses témoins, Gilbert Jeannot, maçon également originaire de Bussière-Nouvelle, s'était marié en 1819 avec une fille de Bussière-Nouvelle dont l'oncle était maçon à Nolay en Côte-d'Or. Cet exemple nous montre encore une fois à quel point les Creusois ont su tisser un réseau de relations et d'alliances sur toute notre région.

À partir de 1836, grâce aux recensements de la population, il est possible d'identifier le nombre exact de maçons à Rully et leur origine. En 1846, ils sont six maçons dont deux Creusois d'origine. Leur nombre s'explique, sans doute, par la construction de la ligne de chemin de fer Paris-Lyon qui a débuté en 1844 et par l'essor du patrimoine immobilier rullyotien à cette époque. Chaque maçon loge un ou deux ouvriers creusois.

En 1850, pour l'agrandissement de l'église à la suite de l'effondrement du mur sud de la nef, ce sont Michel Depoux et Jean-Baptiste Bournot, fils de Michel Bournot, qui s'associent pour décrocher le marché. Sept



Pages 24 et 25 du livret d'ouvrier de Jean Rigaud. Archives privées.

mois suffiront pour exécuter le travail. C'est la première réalisation connue dans le village qui soit l'œuvre de maçons d'origine creusoise.

Au recensement de 1856, les maçons installés à Rully hébergent 17 ouvriers maçons presque tous originaires de la Creuse.

La famille Rigaud, un exemple de maçons creusois migrants

Depuis la fin du XVIII^e siècle, la famille Rigaud vit à Dentreix, gros village du canton d'Auzances. En 1866, date du premier recensement dans la Creuse, ce village compte 405 maçons pour 2 250 habitants, dont 376 sont occupés dans un autre département.

En 1858, Antoine Rigaud âgé de 58 ans et ses enfants : Jacques (25 ans), Antoine (19 ans), Michel (17 ans) et Jean (à peine 15 ans) sont tous maçons. Le dernier fils Paul n'a que 11 ans.

Jean, avant-dernier de la fratrie Rigaud, nous dévoile, grâce à son livret d'ouvrier délivré en février 1858 à la demande de son père, son itinéraire et par là même celui de cette famille de maçons. Il commence sa carrière à 14 ans et demi. On remarque sa belle signature, preuve qu'il est allé suffisamment à l'école. Il en sera de même pour son frère cadet Paul. Par contre son père et ses deux frères aînés, Jacques et Antoine, ne savent pas signer. Pour sa première année de

migration en compagnie de son père et de ses frères aînés, Jean Rigaud travaille « en qualité d'ouvrier chez le sieur Renaudin Antoine maître maçon à Bourgneuf en Saône-et-Loire¹⁰ » où il séjourne du 18 mars au 14 novembre 1858. Puis il y revient régulièrement d'année en année :
– en 1859 du 1^{er} mars au 1^{er} septembre,
– en 1860 du 12 mars au 25 novembre,
– en 1861 du 1^{er} mars au 21 novembre,
– en 1862 du 10 mars au 23 novembre,
– en 1863 du 10 mars au 15 novembre.

En fin de chaque année, son maître maçon mentionne que Jean Rigaud : « s'est bien conduit » ou « s'est bien comporté jusqu'à ce jour ».

En 1862, son frère aîné Jacques se marie à Dentreix en février, mois de mariage des maçons. Antoine, le père de famille, redevient propriétaire cultivateur et laisse ses enfants migrer seuls avec son dernier fils Paul devenu maçon à son tour.

Ouvrier maçon en 1864, Jean Rigaud dans sa migration fait une petite halte dans la région de Moulins comme l'indique son livret : « Entré chez moi en qualité d'ouvrier maçon, est sorti aujourd'hui libre de tout engagement. Cressanges¹¹ le 26 juin 1864. Le maître maçon

Mathivet. » Puis il rejoint Antoine et ses frères chez Renaudin au Bourgneuf. Ce dernier précise « que le sieur Jean Rigaud a travaillé chez moi depuis le 28 juin 1864 jusqu'au 22 décembre de la même année et qu'il s'est bien comporté ».

À propos de la conduite des maçons creusois durant leur migration, *Le Solitaire* que nous avons déjà cité précédemment écrit : « Chose singulière, pour la conduite, les Creusois se distinguaient par canton. Par exemple, ceux d'Auzances étaient d'une fidélité éprouvée, durs au travail, pas difficiles à nourrir du tout. [...] Il y a toujours des gens rangés et d'autres qui ne le sont pas, mais ce qui m'a frappé, c'est que pour les maçons, c'était par contrée [...] Cela s'explique aisément : ceux du même pays se fréquentaient de préférence¹². » Mais *Le Solitaire* n'est peut-être pas tout à fait impartial dans son jugement car il est lui-même, selon son dire, originaire du canton d'Auzances.

La mère des frères Rigaud décède le 13 juin 1865. Le livret d'ouvrier de Jean nous laisse supposer que cette année-là, il n'a commencé son travail qu'au 20 août comme l'indique l'attestation de son employeur ainsi libellée : « Je soussigné Depoux-Henry, entrepreneur à Rully, certifie que le nommé Jean Rigaud a travaillé pour moi pendant seize



*Le château Saint-Michel à la fin du XIX^e siècle.
Collection Amis de Rully.*

mois consécutifs, qu'il s'est toujours bien comporté sans avoir aucun reproche à lui faire. Rully le 20 décembre 1866. » Pour la première fois, les frères Rigaud sont venus travailler à Rully chez Pierre Depoux descendant d'un maçon creusois. À cette date, la construction du château Saint-Michel demande beaucoup de bras et cette fois-ci les frères Rigaud n'ont pas regagné la Creuse en fin d'année, sauf Jacques qui est allé retrouver son épouse. Au cours de ce séjour, Michel Rigaud, âgé de 25 ans, meurt le 14 août 1866, après avoir chuté de 14 mètres depuis le faite du château.

Le livret d'ouvrier de Jean Rigaud porte un dernier tampon de la mairie de Dontreix en date du 25 janvier 1867, avec pour destination « Chalon de Saône-et-Loire ». Il n'y a pas de visa de retour à Dontreix car en novembre 1867, Antoine et Jean Rigaud se marient à Rully le même jour et sont désormais résidents à Rully. Leur père absent a donné son consentement mais leur frère aîné Jacques est présent chez le notaire et à la mairie.

Dès 1869, Antoine Rigaud devient entrepreneur et les quatre frères Rigaud travaillent ensemble, Jacques et Paul continuant les migrations saisonnières avec d'autres maçons, comme Gaspard Lorival et Anet Helion son beau-frère, originaires tous les deux d'Arfeuille-Châtain village proche d'Auzances.

En octobre 1873, Paul Rigaud le frère cadet qui vient d'achever son service militaire se marie à Rully où il se déclare rapidement entrepreneur et travaille indé-

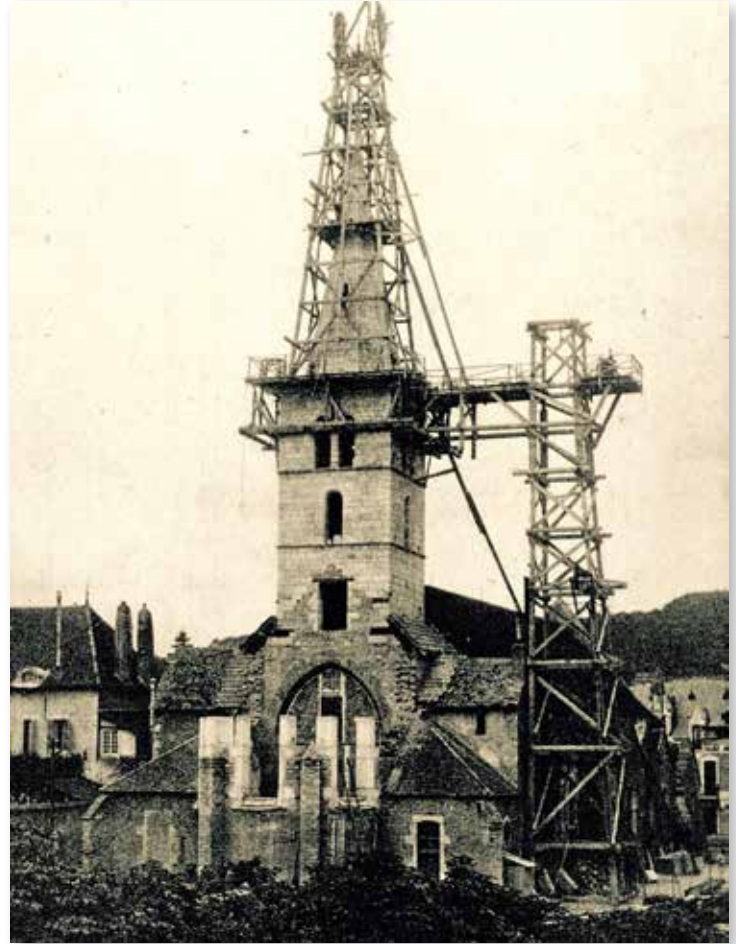
pendamment de ses frères. On remarque aussi que le frère aîné Jacques travaille toujours avec Antoine ou Jean Rigaud.

En 1874, Jean Rigaud prend lui aussi le statut d'entrepreneur. Les frères Rigaud travaillent ensemble quand les chantiers nécessitent une main d'œuvre importante, comme par exemple lorsqu'ils soumissionnent pour la construction de l'école de garçons, sinon ils travaillent séparément. Parfois ils sont en concurrence, comme pour la construction du lavoir près de la source de la Thalie en 1889, où Jean Rigaud est opposé à son frère Paul.

L'année 1880 est marquée par le décès d'Antoine. Avec son décès s'éteint une branche des maçons Rigaud. En 1891, Jacques Rigaud, alors âgé de 58 ans regagne définitivement Dontreix où il devient cultivateur. Jean Rigaud décède à son tour en 1902, son fils Julien reprend à son compte l'entreprise familiale. En 1909, il décroche le marché des travaux de surélévation du clocher et d'agrandissement du chœur de l'église.

Puis dans l'entre-deux-guerres, les descendants des frères Rigaud cesseront leur activité de maçon.

Avec la guerre de 1914-1918 s'achève l'épopée des « Maçons de la Creuse ». Durant plusieurs siècles, ils ont participé à la construction de notre patrimoine immobilier dans les grandes villes comme dans les petites bourgades. Bon nombre d'entre eux se sont installés définitivement sur leur lieu de migration



*Agrandissement du chœur et surélévation du clocher en 1910.
Le chantier de Julien Rigaud. Collection Amis de Rully.*

annuelle, tout naturellement par des mariages. Puis ils ont abandonné la truelle pour d'autres outils. Cependant, il subsiste encore de nos jours quelques entrepreneurs creusois qui, à l'exemple de l'entreprise Bruno à Chalon-sur-Saône, ont su perdurer et prospérer.

Rappelons-nous, en admirant notre patrimoine bâti, que nous le devons en grande partie aux « Maçons de la Creuse ».

Mes remerciements à Monique Rigaud, arrière-petite-fille de Jean Rigaud qui m'a ouvert les archives de sa famille.

NOTES

1. Le Vayer Jacques, *Mémoire de la généralité de Moulins*, Pierre Flament, Moulins, 1906.
2. Arduin-Dumazet, *Voyage en France : Bourbonnais, Haute-Marche*, Paris, Berger-Levrault, 1903.
3. Caron Marie-Antoinette, « Prélude à l'exode rural en France, les migrations anciennes des travailleurs creusois », *Revue d'Histoire Économique et Sociale*, XLIII-3, 1965.
4. Lamarre Christine, *L'hôpital de Dijon*

au XVIII^e siècle, Dominique Guéniot éditeur, Langres, 2004.

5. Bonnat : commune de la Creuse au nord de Guéret.
6. Moulin Annie, *Les maçons de la Creuse : les origines du mouvement*, Facultés des Lettres et Sciences Humaines de l'université de Clermont-Ferrand, publication de l'institut d'études du Massif Central, 1994.
7. Derainne Pierre-Jacques, « Les ouvriers migrants du chantier du tunnel ferroviaire dit "de Blaisy" (Côte-d'Or) 1845-1851 », *Annales de Bourgogne*, 72, 2000.
8. « Souvenirs d'un maçon de la Creuse par "Le Solitaire" », *Recherches contemporaines* n° 3, 1995-96.
Le texte original fut publié en feuilleton dans le journal *La Croix de Limoges* du 5 janvier au 16 février 1896. Un doute subsiste cependant sur l'authenticité de ces souvenirs, car certains pensent qu'ils furent écrits dans un journal catholique pour contrebalancer l'idée de la déchristianisation de la Creuse par les maçons.
9. Il s'agit de Clairavaux, village près de Felletin dans la province de la Marche et le diocèse de Limoges.
10. Extrait du livret d'ouvrier de Jean Rigaud.
11. Cressanges : village situé dans l'Allier à 25 km au sud-ouest de Moulins.
12. « Souvenirs d'un maçon de la Creuse par "Le Solitaire" », *op. cit.*